

Eileen Hofer, cinéaste de l'ambiguïté

La Genevoise d'origine turco-libanaise a présenté son dernier long métrage, *Horizontes*, au festival Visions du Réel.

Rencontre avec cette cinéaste du paradoxe.

PAR EMILIE CAILLEUX, PHOTO MAGALI GIRARDIN

Sous le regard de Charlotte Rampling, Eileen Hofer, habillée par Mademoiselle L, coiffée et maquillée par e Bal des Créateurs, à Genève.

Elle revient de Berlin, la ravissante Genevoise de 39 ans. Un voyage de presse millésimé, sous l'égide d'une grande maison de champagne. Ses ongles sont manucurés et sa valise renferme encore des pochettes, des chemisiers en soie et des talons hauts. Sa prochaine destination à l'agenda aurait dû être Reyhanli, à la frontière turco-syrienne, non plus en tant que journaliste mais comme cinéaste, désormais. Mais Eileen Hofer a renoncé à cette escapade périlleuse: «Ce serait quand même stupide qu'il m'arrive quelque chose au moment de la première mondiale de mon dernier film!»

Les 19 et 20 avril derniers, son second long métrage, *Horizontes*, a été présenté pour la première fois dans le cadre du festival Visions du Réel, à Nyon. C'était l'unique film suisse à concourir en compétition internationale dans la section Regard neuf, qui récompense les premiers et seconds longs métrages et promeut un cinéma nouveau. Entre la fiction et le documentaire, l'esthétique et l'informatif, ces septante minutes de pellicule sont à l'image de leur réalisatrice. Duelles, comme cette jeune femme dont l'équilibre se mesure au paradoxe.

Réalité et distorsion

Eileen promène son œil et sa caméra sur un rythme binaire, aussi à l'aise dans les mondanités que lui imposent ses carrières alimentaires de communicante ou de journaliste que dans les coulisses décaties des scènes cubaines où s'entraînent les danseuses Amanda de Jesús et Viengsay Valdés. *Horizontes* dresse les portraits de ces étoiles, dans les pas desquelles résonne le destin d'Alicia Alonso, 90 ans, *prima ballerina assoluta* indétrônable à Cuba. Eileen filme les douleurs, la sueur, les corps marqués par l'effort ou la vieillesse de ces trois passionnées. Elle enregistre la peine, l'acharnement quotidien, avec beaucoup de délicatesse.

Si la jeune femme ne devait retenir qu'un mot pour caractériser son cinéma, elle choisirait «réalité». Elle s'inspire toujours d'histoires qu'elle attrape par exemple dans les aéroports, alors qu'elle attend un vol en prenant un café et en lisant la presse. Parfois, elle les devine: lors d'un voyage à Dubaï, elle scrute plusieurs jours durant un ouvrier sur le gratte-ciel voisin. Comment est-il arrivé ici? Qui est son épouse? A-t-il des enfants? De la vie rêvée de ce travailleur pakistanais, elle a tiré le personnage d'un Portugais contraint de se déguiser en lapin pour animer des goûters d'anniversaire dans *Soap opera in Wonderland* (2010). Son propre vécu l'inspire également. C'est le cas dans son second court métrage, baptisé *Le deuil de la cigogne joyeuse* (2009): ce huis clos raconte le départ précipité de ses parents du Liban en 1975, et explique l'obsession de l'image chez Eileen. «Dans leur exil, mes parents ont tout perdu: leurs biens de valeur, et leurs souvenirs sentimentaux, comme les photos. Moi, j'ai toujours un appareil avec moi. Je fais beaucoup d'images: un de mes projets en 2015 est de les exposer.» Pour accrocher le réel quelque part.

La réalisatrice a formulé un cinéma qui brouille les frontières entre réalité et chimère. De toute façon, dans le cinéma d'Eileen, tout est question de frontières: comme un poncif, la Suisse d'origine turco-libanaise évoque toujours l'émigration ou l'immigration – son unique film tourné en Suisse, *Soap opera in Wonderland*, rassemble des acteurs étrangers. Dans son premier long métrage, *C'était un géant aux yeux bruns*, paru en 2012, la cinéaste genevoise explorait aussi la thématique des déplacements humains, mettant en scène les retrouvailles d'une famille azérie. Il a fallu ajuster le script préalablement rédigé aux imprévus du tournage: en faisant appel à des amateurs incarnant leur propre rôle, elle prend le risque de voir

l'histoire se construire devant elle. Faire des images le jour, adapter le scénario initial la nuit... Une nécessité quand, sur le tournage d'*Horizontes*, un ouragan souffle sur Cuba et prive l'île d'électricité pendant plusieurs jours. Ou quand, pour *Racines*, la jeune femme qui a étudié l'histoire de l'art à l'Université de Genève, décide d'insérer dans ses séquences des références picturales. Ce court métrage, son premier, réalisé en 2008, est teinté de rouge et de bleu, pour rappeler les costumes emblématiques des superhéros qu'idolâtre un des personnages principaux.

Fiction et documentaire

«Un film de bric et de broc, truffé d'erreurs», juge Eileen quand elle se souvient de cette première production tournée dans un village d'Anatolie. A l'époque, Eileen apprend à imposer à ses collaborateurs – cinq hommes – son idée autodidacte du cinéma. «Ma manière de travailler est beaucoup fondée sur l'improvisation, sur l'instinct, analyse la jeune femme. C'était très déstabilisant pour eux.» Eileen soutient sa vision du septième art, qu'aucun monteur ne saurait ébranler: «Académiquement, il ne faut pas faire de plans longs, pour ne pas perdre le spectateur. Moi, je voulais des plans de quarante-deux secondes... Ce qui est très clair, c'est que je ne ferai jamais de films d'action!» Formée au cinéma à Madrid et en Turquie, Eileen a ensuite assuré la communication du festival genevois Tous écrans. Elle met alors en relation presse et professionnels du cinéma, mais avec beaucoup de frustration. Elle devient donc journaliste, écume les festivals et squatte les projections de presse. «J'adore aller au cinéma à 9 heures, raconte-t-elle. Je ne suis pas fatiguée par ma journée, j'ai les idées claires. Quand on sort de la salle, on se dit que le reste de sa journée va ressembler à un joli film.» Quand elle passe derrière la caméra, Eileen refuse de choisir entre fiction et documentaire. Dans les institutions officielles, on lui a reproché cette ambiguïté déroutante. Avec son dernier long métrage, elle parle du corps, mais ce n'est pas un film sur la vieillesse. Elle évoque la danse, mais ce n'est pas un film sur cette discipline. Elle convoque Fidel Castro, mais il ne s'agit pas d'un film politique. La réalisatrice a choisi d'effleurer tous ces thèmes. «Avec ce film, encore une fois, je voulais caresser la vie des gens. Peu importe si je ne rentre pas dans des cases.»

Reconnaissance et précarité

Qu'importe l'inclassable paradoxe d'Eileen, les trophées s'amassent dans sa cave. *Racines* a été présenté dans 70 festivals, de Locarno à Palm Springs, et a remporté une dizaine de prix. *Le deuil de la cigogne joyeuse*, quant à lui, a été sélectionné par une quarantaine de festivals et salué par le prix du Meilleur court métrage suisse de la relève en 2010. Pour *Soap opera in Wonderland*, c'est la mention spéciale du jury à Amiens, alors que *C'était un géant aux yeux bruns* a reçu le prix de la Meilleure réalisation à l'International Women's Film Festival au Brésil en 2012.

Présentée en janvier dernier comme la relève du cinéma helvétique devant la présidente de la Confédération Simonetta Sommaruga, la jeune femme peine pourtant encore à soulever des fonds pour soutenir ses productions. Son casting de rêve, le jour où elle les aura? «J'adorerais créer une fratrie composée de Yolande Moreau, Philippe Katerine et Michel Houellebecq. Houellebecq porterait une minerve dans mon film. J'ai déjà pensé une histoire pour eux.» Une histoire de vaches, oui, parfaitement, qui ne demande qu'à évoluer devant sa caméra.

Horizontes sera en salle en Suisse à l'automne 2015. Infos: eileenhofer.ch